
 LETTRE LXXVII.

Au Cardinal BANCHIERI.

EMINENTISSIME,

Je n'ai point encore vu le Ferrarois que votre Eminence daigne me recommander : je l'ai cependant déjà annoncé au Gardien de l'*Ara Cæli*, & il fera tout pour vous prouver combien l'intérêt que vous y prenez lui est précieux.

Je voudrois bien que mes occupations me permissent un voyage à Ferrare, cette ville célèbre par tant d'événemens, & qui a le bonheur de posséder votre Eminence, & les cendres de l'Arioste. Mon premier soin seroit d'aller les baiser. Il en sortiroit quelques

étincelles poétiques qui viendroient me saisir, & qui me mettroient en état de vous assurer envers comme en prose, que rien ne peut égaler le profond respect avec lequel je suis, &c.

A Rome, ce 7 Janvier 1755.

 LETTRE LXXVIII.

A un Chanoine de Milan.

CE n'est pas une petite entreprise, Monsieur, qu'un panégyrique de S. Paul ; il faudroit avoir l'ame aussi grande que le Docteur des Gentils, pour le célébrer d'une maniere digne de lui. Son éloge est celui de la Religion ; il est tellement identifié avec elle, qu'on

ne peut le louer séparément.

C'est chez ce grand Apôtre, le même esprit, le même zèle, la même charité. Quelle plume rapide, si l'on veut décrire ses voyages & ses travaux apostoliques ! Il court aussi vite que la pensée, quand il s'agit d'entreprendre une bonne œuvre ; & il ne respire que Jesus-Christ, lorsqu'il annonce l'Évangile. On croit, par la manière dont il se multiplie, qu'il forme lui seul tout le Collège Apostolique : il est presqu'en même temps sur terre, sur mer, toujours veillant pour le salut des Fidèles, toujours désirant la palme du martyr, toujours s'élançant vers l'éternité : personne ne fut aussi bon citoyen, aussi bon ami. Il n'oublie rien ; il se souvient
des

des plus petits services qu'on lui rend ; & son cœur ne palpite pas une seule fois, que ce ne soit un desir vers le Ciel, un mouvement d'amour pour Jesus-Christ qui l'a converti, & un acte de reconnaissance envers les Chrétiens qui l'ont assisté.

Le panégyrique en général, est une genre d'écrire qui ne doit point ressembler à un sermon : il y faut des fleurs, des éclairs, & que cela brille sur un fond de morale qui soit la base du discours. Si on ne fait que louer, on n'instruit point : si on ne fait qu'instruire, on ne célèbre pas son Héros.

L'habileté de l'Orateur consiste à faire sortir du sein de l'éloge même des réflexions lumineuses, qui aient pour objet la réforme des

mœurs; mais sur-tout ayez soin; mon cher ami, de ne jamais faire le panégyrique d'un Saint, aux dépens des autres. Cela prouve la fécondité de l'Orateur. Chaque illustre personnage a son mérite; & c'est outrager la mémoire d'un serviteur de Dieu, qui s'est regardé comme le moindre de tous, que de relever sa gloire au préjudice d'un autre Saint.

Point de digressions éloignées de votre sujet. Ne perdez pas de vue que c'est S. Paul que vous voulez louer, & que vous manquez votre but, si vous vous attachez à autre chose qu'à son éloge.

Point de langueurs dans un panégyrique; tout doit être rapide, & sur-tout dans celui du grand Apôtre, dont le zèle ne se reposa

jamais. Il faut que vos Auditeurs croient le voir & l'entendre, qu'ils puissent dire: C'est lui-même, le voilà. Il faut que vous déployiez avec lui toute la puissance de la grace; que vous terrassiez comme lui ceux qui diminuent le pouvoir absolu de Dieu sur le cœur de l'homme; que vous tonniez comme lui contre les faux Prophetes; & contre les corrupteurs de la morale. Il faut enfin que vous donniez une idée succinte de ses différentes Epîtres, en les présentant brûlantes des flammes de la charité, rayonnantes des lumières de la vérité.

Point de comparaisons forcées; elles doivent naître du sujet: point de mots inutiles; ils doivent tous instruire: point de phrases

boursoufflées ; elles doivent être toutes naturelles. C'est votre cœur qui dans ce discours doit être l'Orateur , & non votre esprit. Réservez l'esprit pour les Académies, quand vous y prononcerez quelque éloge ; mais la dignité de la Chaire, la sainteté du Temple, l'éminence du sujet, le panégyrique de Paul enfin , sont infiniment au dessus des antitheses , des faillies , & des jeux de mots.

L'éloquence humaine est faite pour louer des actions humaines ; mais il faut une éloquence divine pour célébrer des hommes divins. Ce n'est point chez les Poètes qu'on doit cueillir les fleurs dont on couronne les Elus , mais chez les Prophetes. Je suis plus que je ne puis dire , &c.

A Rome , ce 13 Octobre 1755.

 LETTRE LXXIX.

A M. l'Abbé LAMI.

OH, je ne suis point du tout de votre avis , mon cher Abbé, touchant le livre que vous critiquez avec tant de sévérité. Certainement il n'est point aussi médiocre que vous le prétendez. Il y a des principes , des vues , des beautés , des détails qui rendent cet ouvrage intéressant. Quelques négligences de style ne défigurent pas un livre totalement. Le style n'est que l'écorce ; & quelquefois un arbre est bon , quoique l'écorce n'en vaille rien. Malheureusement dans le siècle où nous sommes , on s'attache moins aux choses qu'aux

M m 3

mots. Les phrafes ne font que trop souvent la fortune d'un ouvrage. J'ai parcouru une multitude de brochures imprimées à Paris, qui n'avoient pour elles qu'un ftyle rapide & féduifant. On fe demandoit à foi-même ce que l'Auteur avoit voulu dire, & l'on n'en favoit rien. Il n'est point étonnant que dans un pays où l'on aime fingulierement la parure & tout ce qui a du clinquant, on fe paffionne pour une production écrite avec élégance.

Il y a des fujets qu'on traite, & qui n'ont befoin que d'eux-mêmes pour captiver l'attention; au lieu qu'il y a certaines matieres qu'on ne liroit pas, fi elles n'avoient un ftyle brillant pour paffe-port. Un Ecrivain habile doit favoir faire cette différence.

Je ferois bien-aife que vous analyfiez deux ouvrages qui viennent de paroître ici tout récemment: *La Converfation avec foi-même*, & *les Elémens de Métaphyfique*. Le premier est fingulièrement intéreffant, en ce qu'il élève l'ame fur les débris des paffions & des fens. Le fecond ne l'est pas moins, en ce qu'il rend palpable fa fpiritualité & fon immortalité. Ce font deux productions métaphyfiques, différemment préfentées; la *Converfation avec foi-même*, avec une clarté qui la met à la portée de tout le monde; les *Elémens*, avec une profondeur qui en interdit la lecture au plus grand nombre.

Je regarde vos Feuilles comme un excitateur qui empêche nos Italiens de s'endormir fur les

Sciences & sur la Littérature. Dans un climat chaud, on a besoin pour étudier d'être souvent réveillé. L'esprit s'affouplit comme le corps, si l'on ne prend garde à foi; & pour lors à peine a-t-on le courage de lire & de penser. Florence fut toujours une ville renommée pour la littérature & pour le goût; & je ne crains point qu'elle dégénere, tant que vous l'éclairerez. Un ouvrage périodique fait avec discernement, répand la lumière dans les esprits, entretient l'émulation, & supplée à la lecture d'une multitude d'ouvrages qu'on n'a pas le temps de lire, & qu'on n'a pas le moyen de se procurer.

Quand je lis un Journal qui rend compte des productions qui s'impriment en Europe, j'apprends

à connoître le génie des Nations; & je m'aperçois que l'Anglois n'écrit pas comme l'Allemand, & ne pense pas comme les François. Cette bigarrure dans la maniere de composer & de penser, qui différencie les peuples, me persuade que le monde moral est réellement une copie du monde physique, & qu'il en est des esprits comme des visages qui n'ont aucune ressemblance entre eux.

Adieu. Je vous quitte, pour me jeter dans les épines de la Controverse, où je ne trouverai sûrement pas les fleurs qu'on aperçoit dans vos écrits.

A Rome, ce 5 Novembre 1755.



 LETTRE LXXX.

A un Curé du Diocèse de Rimini.

C'EST très-témérairement, mon cher Pasteur, que vous jugez votre Pere, le mien, celui de tous les Fideles, le grand Lambertini, pour qui toutes les Eglises ont la plus profonde vénération. Outre qu'il est célèbre par ses connoissances vastes & sublimes, par son génie pénétrant, par sa prudence consommée, il est le Chef de la Religion, le souverain Pontife, duquel on ne peut médire sans blasphémer. Avez-vous ignoré que S. Paul demande pardon au Grand-Prêtre de la Synagogue, quoiqu'elle expirât, parce qu'il l'avoit appelé *muraille blanchie*?

Le Traité que Benoît XIV fit avec l'Espagne, pour que les Clercs Espagnols ne vinssent plus à Rome, a empêché je ne fais combien de jeunes Ecclésiastiques d'être vagabonds, & de mener une vie licentieuse. Rien n'est plus à propos que de voir ceux qui se destinent au ministère de la Religion sous les yeux de leurs propres Evêques, qui apprennent à les connoître, & qui ne les perdent pas de vue.

D'ailleurs il faut tant de raisons pour juger un Souverain avec équité, que, si l'on ne connoît ce qui se passe dans les cabinets des Princes, la nature des événemens, les suites qu'une affaire peut avoir, & si même l'on ne pénètre l'ame de ceux qui agissent & qui font

agir, on ne peut que former un jugement très-criminel.

Eh! qui sommes-nous, pour condamner le Vicaire du Christ, & sur-tout lorsque nous ignorons le motif de ses démarches, & que nous ne savons pas ce qu'il a pu prévoir? Dans une affaire, le préjugé est en faveur des Juges. Comment justifiera-t-on la licence qu'on se donne de blâmer sur de foibles apparences, la conduite du souverain Pontife? C'est sans doute prêter des armes aux Protestans, & manquer essentiellement de respect à l'égard de celui que Dieu a établi sur un trône pour voir & pour juger, & qu'il nous a ordonné d'écouter comme lui-même: je dis plus; c'est risquer son salut.

Il n'y a point de circonstance,

point de moment, dût-il en coûter à notre cœur & à notre opinion, où il soit permis de s'élever contre les démarches du souverain Pontife. Il voit mille choses que vous ne voyez pas; &, s'il ne nous en rend pas compte, c'est que souvent il est lié par des considérations qui retiennent sa plume & sa langue. Il est une politique chrétienne qui, sans jamais blesser la vérité, ne dit pas toute vérité, & qui s'enveloppe d'un silence nécessaire, quand il est avantageux de ne pas parler. Comment prêchez-vous dans votre Paroisse le respect dû au Chef de l'Eglise, si l'on vous entend vous-même vous échapper contre lui? Supposons même qu'il ait mal fait; vous devriez comme Chrétien, comme

Prêtre, comme Curé, l'excuser en public, & imposer un silence éternel à ceux qui oseroient l'attaquer. Voilà mes sentimens sur les souverains Pontifes. Ce sont les Oints du Seigneur, les Christs, dont on ne doit jamais mal parler : *Nolite tangere Christos meos, & in Prophetis meis malignari.*

Je me flatte que vous reviendrez de votre préjugé, & que vous approuverez mes raisons, parce que vous avez l'esprit juste & le cœur droit. C'est une effervescence d'imagination, qui vous a porté à condamner Benoît XIV, lui dont toutes les démarches sont pesées au poids de la justice, & dans le sanctuaire même de la vérité.

Je vous embrasse, mon cher Pasteur, & je suis, &c.

A Rome, ce 14 Mai 1755.

 LETTRE LXXXI.

*A M. MEKNER, Gentilhomme
Protestant.*

JE suis fâché, mon cher Monsieur, de vous voir rebattre perpétuellement contre l'Eglise Romaine une multitude d'objections usées, que M. Bossuet, Evêque François, a mis en poudre dans son Exposition de la Foi Catholique, & dans son excellent Ouvrage des Variations. Il est impossible de suivre à la piste un Protestant; parce qu'au lieu d'attendre la réponse à la question qu'il propose, il en fait une nouvelle, & il ne donne pas le temps de respirer.

Si vous me parlez tout-à-la fois